

Monsieur Wallace

Monsieur Wallace

Eliot Kane

Tome 1

Du même auteur :

Trilogie Monsieur Wallace

Tome 1 : Monsieur Wallace (septembre 2025)

Tome 2 : L'origine du mal (mars 2026)

Tome 3 : Sans Nuance (septembre 2026)

© 2025 Eliot Kane

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Correction : Remerciements à Anne et Ludivine

ISBN : 9789403829005

Bien que ce roman s'ancre dans une réalité inspirée de faits d'actualité, il s'agit d'une œuvre de pure fiction. Les personnages, lieux et événements décrits sont le produit de l'imagination de l'auteur et n'ont aucune correspondance avec la réalité.

"Le capitalisme est la croyance étonnante que les plus méchants des hommes feront les choses les plus méchantes pour le plus grand bien de tous."

— John Maynard Keynes

À Ludivine, Maël et Pieter

Chapitre 1

Le soleil agonisait sur les Dents du Midi, crachant des teintes fatiguées sous la morsure d'un foehn implacable. À Bex, cette brise charriait les odeurs âpres du géranium écrasé et le soufre des Bains d'antan – un parfum doux-amer qui me collait à la peau, comme la médiocrité de mes cinquante ans.

Pigiste pour le *Journal de la Plaine*, ma carrière d'écrivain tenait en trois mots : vendanges, ronds-points, chats disparus. Oui, le chat du boulanger, celui-là même que tout Bex, moi y compris, soupçonnions d'avoir fini en civet. C'était ma vie : une routine villageoise où les drames chuchotaient et les aspirations pourrissaient, telle la lie au fond de ma bouteille de rouge. Un purgatoire choisi, confortable, presque douillet, où les jours s'égrenaient sans tempête ni éclat.

J'ai échoué à Bex après ma troisième et dernière tentative de vie de famille. Trois divorces, quatre gosses éparpillés aux quatre vents – un seul que je voyais encore – le petit dernier de quatorze ans, Tom. Un gamin brillant, trop peut-être, dont l'esprit filait à une vitesse folle et qui, souvent, semblait naviguer sur une autre fréquence, me renvoyant souvent à mes propres pensées, jamais vraiment partagées. Une solitude qui m'avait parfois poussé à l'isolement. C'était souvent entre deux activités ou devoirs, un créneau arraché à son adolescence où les jeux vidéo et les copains tenaient le haut du pavé. Sa mère, mon ex, s'occupait du reste. J'étais un père lointain, un peu embarrassé par ce rôle.

Bex n'était pas un hasard, non. C'était l'antithèse de Montreux, de ses festivaliers et de ses paillettes arrogantes que j'avais tant méprisées. Ici, les maisons avaient le charme désuet des vieilles dames, leurs façades patinant des histoires que personne n'écoutait plus. Le temps s'y étirait, paresseux, indifférent aux urgences du monde. Mon ambition, si elle n'était pas morte, m'avait au moins appris à marcher sur la pointe des pieds.

Mes voisins, Madeleine et Raymond Schmidt, agriculteurs à la retraite, incarnaient cette tranquillité. Des piliers de la communauté, leurs habitudes gravées dans le marbre comme les ceps nouveaux grimpant sur les coteaux vaudois. Leur ferme, blottie dans les collines, défiait le temps. Leurs rires francs, des éclats de bois sec, étaient une musique familière, un rappel constant

de la simplicité. Je les enviais parfois, cette connexion à la terre, si loin de mes propres incertitudes, de cette soif intellectuelle jamais étanchée qui me rongait.

Leur apéro, ce soir-là, promettait son lot habituel. Commérages de village, cacahuètes molles et blagues éculées sur les politiciens locaux seraient au rendez-vous. Mais cela me suffisait amplement. Je m'y sentais à ma place, ni plus, ni moins, un naufragé ayant trouvé son port d'attache loin des tempêtes passées et des amours fracassées.

Je suis un observateur, un archiviste de l'ordinaire, et cette soirée s'annonçait comme une page de plus dans mon journal des jours sans histoire. Les conversations, superficielles en apparence, recelaient pourtant des trésors de vie, des drames qui se taisaient et des bonheurs simples. J'y puisais parfois l'inspiration pour mes articles anodins, observant avec un détachement amusé les petites comédies humaines qui se jouaient sous mes yeux. L'air était doux, imprégné des effluves du barbecue et des rires des enfants. Une douce torpeur m'enveloppait, me faisant presque oublier le poids de ma propre existence. J'étais à ma place, spectateur privilégié d'une vie qui, malgré ses banalités, avait son propre charme.

*

La porte du jardin des Schmidt s'ouvrit. Et là, comme un coup de poing. Un inconnu. Il aimanta illico mon regard,

tranchant avec le décor comme un coup de canif sur une toile, déchirant le voile de ma léthargie. C'était un homme d'une soixantaine d'années, soixante-dix peut-être, mais d'une élégance rare, presque hors du temps.

Sa chevelure était blanche impeccable, son visage aux traits fins, buriné juste ce qu'il faut pour évoquer une vie bien remplie. Ses yeux étaient vifs, des lacs profonds, ceux qui cachent bien des secrets et qui semblent avoir tout vu. Il dégagait une aura de distinction qui contrastait singulièrement avec la rusticité du village. Pantalons de toile impeccables là où nous portions du jean délavé, une chemise fraîchement repassée quand nos T-shirts sentaient déjà le barbecue.

Monsieur Wallace !

Son nom résonnait déjà comme une promesse de mystère. Il portait son âge avec une dignité presque royale, un diamant brut au milieu des cailloux. Son sourire était énigmatique. Ses gestes étaient lents, mesurés, chaque mouvement empreint d'une assurance discrète. Je sentis mon cœur s'accélérer, une excitation inhabituelle me traversa l'échine. Cet homme était une anomalie, une dissonance magnifique dans la partition monotone de mon existence. Il était l'étincelle qui manquait.

Au début, nous avons parlé. De tout, de rien, du temps, des vignes, de la Suisse et du monde. Sa voix, posée, douce, avec un accent légèrement enroulé, était une

mélodie oubliée, un chant de sirène pour mon esprit affamé. Dès les premiers mots, j'ai senti une profondeur en lui qui dépassait la conversation de salon. Nous voguions loin du blabla habituel. Nous échangeions des réflexions acérées, des observations fines, des échappées sur des sujets inattendus. Des énigmes prêtes à se percer ou juste l'espoir inattendu d'un nouvel ami pour chasser l'ennui. J'avais faim de ces échanges. Mes neurones rouillaient à force de ne croiser que des préoccupations terre-à-terre.

Wallace était une brise, un air frais dans la moiteur de ma vie intellectuelle. Chaque phrase était une invitation au voyage. Il parlait avec une érudition naturelle, sans être pédant, tissant des liens inattendus. Je me sentais vibrer, comme un instrument longtemps muet qui se retrouvait accordé à la perfection. Il était une promesse d'aventure intellectuelle, une échappée hors de la prison dorée de mon quotidien. Je le buvais des yeux, cherchant à déchiffrer les secrets qu'il semblait si bien garder.

C'était une fin de journée d'été. Puis, le vent s'est brusquement levé, charriant les prémices d'un orage. Le ciel, jusqu'alors clair, était devenu sombre, quasi menaçant, les nuages s'amoncelaient comme un mauvais présage sur les cimes. J'ai contemplé la vieille bâtisse du début du XIXe siècle, la ferme des Schmidt. Ses murs de pierre, d'habitude si rassurants, semblaient soudain sombres, ses fenêtres des orbites vides. Une

ambiance lugubre avec des ombres qui s'allongeaient, dessinant les contours d'un drame à venir.

Ce barbecue, c'était pour Wallace. Et malgré la fumée grasse, les rires et les odeurs de viande grillée, j'avais comme un pressentiment, une note dissonante dans la ritournelle tranquille de Bex. Une intuition froide, difficile à ignorer. Les lumières tamisées du jardin des Schmidt prenaient une teinte étrange, presque spectrale. Les bruits de la fête semblaient lointains, étouffés par la bourrasque. Je me sentais déconnecté de l'instant, comme si une fissure s'était ouverte dans le tissu du temps, me permettant d'apercevoir un avenir incertain. Ce sentiment d'étrangeté persistait, une alarme silencieuse au fond de mon être, me disant que quelque chose d'important était sur le point de se produire.

Je m'approchai de Madeleine, qui discutait avec Monsieur Wallace, un verre de blanc à la main, sa silhouette robuste contrastant avec l'élégance du nouveau venu.

— Alors Madeleine, ce vent nous prépare un coup ?
lançai-je, un sourire forcé.

Madeleine, toujours terre-à-terre, haussa les épaules.

— Ah, Pierre, on verra bien ! C'est la nature, hein. Elle fait ce qu'elle veut.

Puis elle se retourna vers Monsieur Wallace, un large sourire s'affichant sur son visage.

— Et vous Monsieur Wallace, vous vous plaisez à Bex ?

Wallace sourit, un sourire poli, presque distant, mais ses yeux restèrent vifs, observant tout autour de lui avec une intensité curieuse.

— Fort bien, Madame. L'air est pur, les paysages magnifiques. Et la compagnie... agréable, répondit-il, de sa voix chaude et résonnante.

Il tourna son regard vers moi, une lueur curieuse, une sorte de défi silencieux.

— Monsieur Pierre, si je ne m'abuse, vous êtes écrivain ? J'ai cru comprendre cela.

J'ai senti le piège se refermer. Je n'aimais pas me dévoiler, surtout pas à un inconnu qui semblait lire en moi.

— Pigiste, surtout, corrigeai-je, minimisant ma profession. Des articles sur la vie locale. Les foires, les inondations, les petits faits divers. Et vous, Monsieur Wallace, que faites-vous de vos journées, ici, dans notre paisible village ?

Son sourire se fit plus énigmatique, comme s'il s'amusait de ma tentative de renverser la situation.

— Oh, je m'occupe. J'observe. La vie est un spectacle fascinant, ne trouvez-vous pas ? Surtout quand on a le temps de s'y arrêter. Qu'est-ce qui vous a amené à Bex, Monsieur Pierre, loin des lumières de la ville, loin des centres culturels où un esprit comme le vôtre devrait s'épanouir ?

Il me renvoya la balle avec une élégance déconcertante, sa question perçant mes faiblesses.

— Le calme, rétorquai-je, évasif, mes mots sonnait creux. Le besoin de... se poser. D'une certaine tranquillité. Vous avez beaucoup voyagé ? Votre accent... il n'est pas d'ici. Il trahit des contrées lointaines.

Wallace rit doucement, un son grave sonnait comme une aria.

— On peut dire ça. Le monde est vaste. Et il offre bien des surprises.

Il marqua un temps d'arrêt tout en me dévisageant.

— Mais parlons de vous, Pierre. Un écrivain, même pigiste, a toujours des histoires en tête. Des projets ?

Il me sondait, cherchant à percer le mystère de ma propre existence. Je me contentai d'un haussement d'épaules, un geste qui se voulait nonchalant mais qui trahissait mon malaise.

— Des idées, oui. Toujours. Mais la vie, parfois, est une meilleure histoire que celles qu'on invente. Je marquais une pause en scrutant son visage.

— Quelle est votre histoire Monsieur Wallace ?

Son regard croisa le mien, un instant et je crus y déceler une pointe d'amusement, ou, j'en étais sûr maintenant, de défi. Un défi mutuel, chacun campant sur ses mystères réciproques.

— Mon histoire, Pierre, est encore en cours d'écriture. Comme la vôtre sans doute.

Le vent s'est levé, plus fort, faisant tourbillonner les feuilles. Les nuages, de plus en plus lourds, semblaient peser sur nos têtes, créant une atmosphère électrique. Les éclairs lointains ajoutaient une touche dramatique.

*

À mes côtés, Nadine observait la scène, un sourire complice. Nadine, une amitié de quelques années seulement, mais si forte qu'on aurait dit une vie entière.

La trentaine passée, elle avait presque l'âge de ma fille aînée. Une sorte de lien filial inversé, où je prenais soin d'elle, l'écoutais, la conseillais, et où elle, en retour, m'offrait une affection et une présence qui me manquaient cruellement. Elle était mon ancre, ma confidente, celle qui savait décrypter mes silences. Son rire, un chant cristallin, avait le pouvoir de dissiper mes

angoisses. Je pouvais être moi-même. Une oasis de sincérité.

Nous nous sommes rencontrés quand elle traversait des galères avec un ex-mari possessif. Je l'avais soutenue, un peu maladroitement, mais j'étais resté présent, à l'écouter vider son sac sur des bières tièdes.

Grande brune, mignonne, avec ses yeux pétillants et son rire contagieux, elle aimait faire la fête. Nous en avons partagé des dizaines, souvent sur sa terrasse qui jouxtait la mienne. Nous lancions des bouteilles de rosé par-dessus le muret, les rires se mêlant aux discussions tardives sous les étoiles. Nadine savait lire en moi, et je voyais bien qu'elle sentait la même étincelle que moi devant Wallace. Elle était cette sœur d'âme que je n'avais jamais eue, cette amie précieuse qui, sans jugement, m'offrait une épaule pour mes doutes. Nos conversations étaient des parenthèses enchantées, des moments suspendus. Je savais que notre amitié, bâtie sur la confiance, était l'un des rares trésors de ma vie.

— Alors, Pierre, il te plaît, notre nouveau voisin ? me glissa-t-elle, un sourire entendu, tandis que Monsieur Wallace s'éloignait.

— Il est... intrigant, répondis-je, les yeux rivés sur sa silhouette. Il a l'air d'avoir des choses à raconter.

Nadine hocha la tête, son regard brillant.

— Je savais qu'il te plairait. J'ai déjà échangé quelques mots avec lui. Il a une culture incroyable, une manière de voir le monde...

Wallace revint vers nous, un verre fraîchement rempli à la main. Son regard se posa sur Nadine, un instant, puis sur moi.

— Je vois que vous avez trouvé de la bonne compagnie, Pierre. Mademoiselle... Nadine, c'est bien cela ?

Nadine a souri, flattée.

— Oui, Monsieur Wallace. Et enchantée de vous revoir.

— Nadine est ma meilleure amie, précisai-je, un peu trop vite, comme pour marquer mon territoire.

Wallace sourit, un sourire qui ne trahissait rien, mais qui semblait tout comprendre.

— Une amitié précieuse, j'en suis sûr. Les liens que l'on tisse sont parfois les plus solides. Plus que le sang, n'est-ce pas ?

Sa question, anodine en apparence, me frappa. Était-ce une simple observation, ou y avait-il une résonance plus profonde, liée à son propre passé ? Mon esprit, toujours à l'affût des sous-entendus, se mit en alerte.

— Plus que le sang, oui, répondis-je, pensant à mes enfants éloignés, perdus de vue. Surtout quand le sang est... dilué.

Wallace hocha la tête, ses yeux fixés sur l'horizon où l'orage grondait.

— Le temps est un grand diluant, Pierre. Il estompe les couleurs, brouille les pistes. Mais il révèle aussi les vérités les plus tenaces.

Il leva son verre vers le ciel assombri.

— À la vérité, alors. Quelle qu'elle soit. Nadine, insensible à la tension qui s'était installée entre Wallace et moi, rit.

— À la vérité, et à la fin de ce foehn, j'espère ! On a besoin d'un bon orage pour rafraîchir l'atmosphère.

Wallace tourna son regard vers elle, un sourire bienveillant.

— Vous avez raison, Mademoiselle. Parfois, il faut que le ciel se déchaîne pour que l'air soit purifié. C'est la nature des choses. C'est la nature humaine. Il poursuivit, s'adressant à nous deux, mais ses mots semblaient destinés à mes seules oreilles.

— J'ai toujours été fasciné par les histoires. Pas celles que l'on raconte pour endormir les enfants, mais celles qui se cachent sous la surface, dans les replis du temps.

Celles qui résistent à l'oubli. Les architectes, vous savez, construisent des bâtiments. Mais ils construisent aussi des histoires. Chaque pierre a son secret, chaque fondation son passé.

— Et certains passés sont plus lourds que d'autres, ajoutai-je, ne pouvant m'empêcher de le sonder.

Wallace sourit encore, un sourire énigmatique.

— En effet. Certains sont des fardeaux. D'autres, des trésors enfouis. Tout dépend de la manière dont on les déterre. Et de ce que l'on est prêt à trouver. Le canton de Vaud est une région riche en histoires. Des histoires de labeur, de traditions... et parfois, des histoires plus sombres, enfouies sous la terre et le silence des montagnes.

Il fit une pause, son regard balayant les vignobles qui s'étendaient à perte de vue.

— Certaines histoires, ici, dans la région, se perdent dans le temps. Des rumeurs, des légendes urbaines. Des fortunes bâties sur des sables mouvants, des secrets bien gardés. Les petites villes, Pierre, sont souvent les plus grandes gardiennes de mystères. On y croit que tout se sait, mais en réalité, les murs ont des oreilles et les langues, des freins.

Nadine, attentive, fronça les sourcils.

— Des rumeurs ? Sur quoi, Monsieur Wallace ?

Wallace haussa les épaules, un geste désinvolte.

— Oh ! des choses anciennes. Des affaires de gros sous, de pouvoir. Des noms qui ne disent plus rien aux jeunes générations. Mais qui résonnent encore pour ceux qui ont la mémoire longue.

Il me jeta un regard.

— Pour ceux qui savent écouter les silences.

Le ton de sa voix, la précision de ses mots, tout indiquait qu'il ne parlait pas de simples commérages. Il y avait une intention, un message voilé. J'en étais sûr. Mon instinct, celui qui m'avait toujours guidé vers les vérités cachées, se réveilla. Wallace n'était pas seulement un homme cultivé. Il était une clé. Une clé vers une histoire que je sentais déjà plus grande que toutes celles que j'avais pu écrire. Et je sus, en cet instant, avec une certitude glaciale, que cette histoire allait me happen, et que je ne pourrais plus m'en détourner.

*

Alors que la soirée avançait et que les conversations s'animaient, une nouvelle silhouette est apparue, traversant le jardin des Schmidt avec une décontraction familière.

Raf ! Plus jeune que moi, la trentaine, les yeux brillants d'ambition. C'était le fils de Loichat, le grand patron de l'immobilier du Valais tout proche. Il avait cette

flamboyance de la jeunesse qui veut prouver sa valeur, sortir de l'ombre d'un père légendaire. Très beau gosse, avec une carrure d'athlète et un sourire qui faisait mouche, il dégagait une assurance naturelle, l'aura de ceux qui ont toujours eu le monde à leurs pieds. Il était l'incarnation de ce que j'avais toujours fui, ce type de jeune homme que j'aurais pu être si d'autres chemins s'étaient offerts à moi.

— Salut les amis ! lança-t-il, un sourire éclatant.

Il salua Nadine d'une accolade chaleureuse, puis me serra la main. Puis son regard glissa vers Wallace, une pointe de curiosité dans ses yeux.

— Raf, je te présente Monsieur Wallace, notre nouveau voisin. Monsieur Wallace, voici Raf, le fils de Loichat, vous savez... Il travaille dans l'immobilier avec son père, dis-je pour faire les présentations.

Wallace tendit la main, un sourire poli, presque distant.

— Enchanté, Monsieur Raf. L'immobilier, un domaine fascinant. Surtout dans cette région.

Raf hocha la tête, son assurance vacillant légèrement sous le regard perçant de Wallace. Le raidissement de la mâchoire de mon jeune ami me surpris.

— En effet. Il y a de grands projets en cours dans la région..

Raf sourit à Wallace tout en s'approchant de Nadine, lui glissant un mot à l'oreille. Ils échangèrent un regard, sans un mot, un de ces regards qui en dit long. Bien qu'il soit teinté de complicité, j'y décelais aussi un soupçon de possessivité. Tout comme je ne pouvais nier une légère pointe de ma propre jalousie, cette jalousie amicale que l'on ressent quand ses proches partagent une intimité qui nous échappe. Mais je la balayais très vite. Leur complicité était évidente, et je savais que Nadine était heureuse avec Raf.

La soirée se poursuivit, les rires se mêlant aux discussions. Wallace, Raf, Nadine et moi formions un petit cercle, une bulle au milieu de l'agitation du barbecue.

Les allusions de Wallace aux "histoires enfouies" résonnaient encore en moi, se mêlant à la nouvelle présence de Raf. Je sentais que mon quotidien, si paisible et prévisible, était sur le point d'être bousculé. L'arrivée de Wallace n'était que le début. Et Raf, mon ami, allait inévitablement être entraîné dans cette nouvelle aventure.

Chapitre 2

Les jours suivant l'apéro chez les Schmidt glissèrent, doux et lents, dans le lit habituel de ma vie à Bex. Mais quelque chose avait changé. Monsieur Wallace était là, désormais. Son aura avait laissé une trace indélébile, une promesse de stimulation intellectuelle.

Nous nous croisions en ville au début. Nous échangeons un hochement de tête, puis un sourire, une phrase lancée en passant qui se muait en discussion impromptue, voire en débats passionnés.

Un après-midi, le soleil tapait fort sur la place du village. Je le trouvai assis sur un banc, à l'ombre d'un tilleul centenaire. Je m'assis à ses côtés, attiré par sa force tranquille.

Cet après-midi là, nous avons parlé durant des heures. Il déroulait ses pensées sur l'état du monde, sur ses voyages lointains – dont il ne donnait jamais les détails précis, juste des impressions – sur ses lectures éclectiques ou ses analyses sociétales. Je sentis une faim nouvelle s'éveiller en moi, une soif de ces mots, de ces idées qui percutaient mes propres réflexions. Je me sentais comme une éponge assoiffée, absorbant chaque nuance de sa pensée. Ses récits, parsemés d'allusions à des lieux exotiques et des cultures millénaires, me transportaient bien au-delà de Bex. Chaque conversation était une exploration, une plongée intellectuelle. C'est ainsi que mon esprit retrouvait peu à peu une vivacité que je croyais perdue.

Les jours suivants, l'attraction mutuelle était trop forte. Nous nous retrouvions, par hasard ou par habitude, sur la terrasse ensoleillée d'un bistrot, près de l'église.

Pour moi, c'était un rosé bien frais. Pour lui, un blanc sec, un Fendant peut-être, dont il humait le bouquet avec une délectation quasi religieuse. Les heures filaient, portées par nos voix.

Il évoquait la complexité de la politique suisse, ces votations qui décidaient du moindre mètre carré, le poids des lobbies silencieux manœuvrant en coulisses. Il parlait de la montée des populismes, de ces vagues de colère balayant les continents, de ce spectre planant sur les démocraties. Il disséquait l'économie mondiale, la

course effrénée au profit, l'absurdité d'un capitalisme débridé creusant les inégalités jusqu'à l'abîme.

Pour lui, ce n'était pas de la théorie aride, mais une observation clinique d'un monde qu'il avait traversé. Il avait cette rare capacité de rendre les concepts abstraits accessibles, de transformer les complexités en narration vivante. Son esprit était un kaléidoscope d'idées, chaque fragment formant une vision percutante. Je me sentais privilégié de partager ces moments, comme si chaque mot ouvrait de nouvelles portes à ma compréhension du réel. La profondeur de ses analyses contrastait avec la superficialité des débats quotidiens.

— Avez-vous vu ce qui s'est passé à Blatten, Pierre ? me demanda-t-il un après-midi, son regard perçant l'horizon des montagnes vaudoises.

J'acquiesçai. Une coulée de boue impressionnante avait frappé Blatten, un petit village valaisan, et les images apocalyptiques avaient fait le tour du monde entier.

— Oui, une catastrophe. Encore une. On parle beaucoup du réchauffement climatique, n'est-ce pas ? Chaque année, son lot de records.

Wallace prit une gorgée de son Fendant.

— C'est une évidence que le climat change, Pierre. La question n'est plus là. Mais la pertinence de nos réactions, notre interprétation... C'est là que le débat devient intéressant. Chaque événement, aussi tragique

soit-il, est-il directement imputable à une seule cause ?
Ou la nature, dans sa puissance cyclique, nous rappelle-t-elle simplement notre place, notre fragilité, au-delà de nos modèles arrogants ?

Ses mots n'étaient pas climato-sceptiques. Bien plus subtils, ils invitaient à regarder au-delà des titres choc.

— Vous suggérez que nous simplifions trop ? demandai-je, piqué.

— On cherche des coupables, des solutions binaires, répondit-il instinctivement.

— L'humain a besoin de comprendre, de nommer. Et de contrôler, poursuivit-il avec un léger sourire.

— Mais le climat, Pierre, est un orchestre symphonique dont nous ne percevons qu'une poignée de notes. Nous en sommes une partie, certes, mais pas le chef d'orchestre absolu. Il ne s'agit pas de nier l'impact de nos actions, mais de ne pas tomber dans l'hubris de croire que nous maîtrisons tout. La nature a ses propres rythmes, ses propres colères, bien antérieures à nos usines.

Il marqua une pause, son regard se perdant dans le lointain.

— Et puis, il y a de la résilience. La capacité des hommes à reconstruire, à s'adapter. À Blatten, ils le feront.

Comme ils l'ont toujours fait, siècle après siècle, face aux caprices de la montagne.

Son regard, d'ordinaire si pénétrant, se teinta d'une douceur mélancolique. Il semblait contempler les montagnes comme des entités vivantes. Ses mots résonnaient en moi, éclairant mes certitudes. Une humilité dans sa vision du monde me fascinait.

Mes neurones, engourdis par des années de reportages sur les fêtes villageoises, se réveillaient brusquement. Chaque mot de Wallace était une étincelle, chaque idée une bouffée d'air pur.

Je souffrais de cette solitude intellectuelle. J'avais ce besoin inassouvi de trouver un pair, quelqu'un qui dépasse le quotidien, qui comprenne la mélancolie de l'écrivain de seconde zone, obsédé par une richesse intérieure.

Monsieur Wallace était ce pair, ce miroir inattendu. Il semblait comprendre mes silences, mes aspirations secrètes. Ces discussions n'étaient pas de simples échanges, mais deux rivières qui, après avoir longtemps coulé seules, se rencontraient enfin.

Nous nous cherchions. Il n'y avait pas d'autre mot. Son passé, une énigme bien gardée, ajoutait à son attrait, un défi constant à ma curiosité. J'avais l'impression de me tenir au bord d'un précipice de savoir inexploré. Chaque conversation était une danse délicate, un pas de deux où nous nous testions mutuellement. Je me sentais revivre,

mon esprit retrouvant son agilité. Wallace était un catalyseur, une force silencieuse qui réveillait mon désir d'écrire, de sonder les mystères de l'existence. Le chemin était incertain, mais cette promesse d'exploration était trop tentante.

*

En parallèle, ma vie avec Nadine et Raf s'épanouissait, tissant une autre trame, plus légère en apparence, mais tout aussi complexe.

Raf et moi prenions souvent une bière au Baccara, le café du coin, dans notre quartier, à Bex, après ma journée de travail pour le journal. C'était un endroit à part, où l'odeur du houblon se mêlait aux relents de vieilles histoires. C'était le théâtre des frasques du bûcheron du village, un colosse marié qui aimait se défouler sur la serveuse après quelques verres.

Une relation que tout Bex connaissait, sans jamais la nommer. Lui, la cinquantaine virile, qui traînait sa bedaine et une bague au doigt, avec un œil vif pour cette jolie blonde, une jeune femme aux traits fins, souvent masqués par la fatigue, les yeux rougis par plus que la fumée.

Je ne pouvais m'empêcher de me demander ce qu'elle trouvait à ce rustre. Sans doute cette dépendance affective, cette béquille invisible qui poussait à subir l'insupportable. Un de ces mystères qui me dépasse, une

comédie humaine cynique où les cœurs s'accrochaient aux pires chaînes, par peur du vide ou par habitude.

Des scènes que les flics connaissent, sans y mettre fin. Des détails de Bex qui disent tout de la complexité des âmes.

Le Baccara était un microcosme de la vie humaine, un théâtre de drames et de comédies. J'y observais, avec mélancolie, les destins. Chaque verre, chaque rire, chaque silence était une page du grand livre des âmes humaines. Et pourtant, ma propre histoire s'écrivait, se mêlant inévitablement à celle des autres, me tirant peu à peu hors de ma zone de confort.

Avec Raf, nos discussions étaient d'un autre registre. Nous parlions boulot, vie, et je me surpris à me confier à lui, plus jeune et si différent. Je lui racontais mes tracas d'écrivain de seconde zone, mes échecs éditoriaux. Raf écoutait, souvent avec un sourire amusé, parfois avec une pointe d'indulgence que je n'aimais guère déceler.

Lui parlait aussi beaucoup. De son père, Loichat, de leurs projets immobiliers brassant des millions, des sommes irréelles qui dépassaient parfois la simple compréhension. Il détaillait leur vision pour le canton du Valais, un proche voisin, pour des projets pharaoniques. Je le trouvais parfois trop sûr de lui, un brin arrogant dans ses certitudes financières, parfois théâtral quand il me parlait des ambitions de son père. Raf récitait-il une leçon apprise par cœur ? Je n'ignorais

pas les remarques cyniques formulées à l'encontre d'un père sans doute trop imposant quand il rejetait l'une des idées du jeune successeur désigné.

Notre amitié se noua au fil du temps autour de ces échanges, de cette confiance inattendue, comme si son dynamisme pouvait combler mon apathie. Je l'écoutais, fasciné et un peu envieux de cette audace. Il était l'incarnation de ce que j'avais fui. Pourtant, je sentais une sincérité en lui, une vulnérabilité cachée.

— Au fait, Raf, tu as croisé notre nouveau voisin, Monsieur Wallace ? demandai-je un soir, bière à la main.

Raf haussa les épaules.

— Le vieux monsieur aux cheveux blancs ? Oui, je l'ai aperçu une ou deux fois. Il a l'air... tranquille. Un rentier, sans doute. Pourquoi ?

Son ton était neutre, presque désintéressé. Pour lui, Wallace représentait un visage sans histoire, perdu dans le décor de Bex. Son détachement était déroutant.

Je marquai une pause, mon regard sondant Raf.

Je crois que c'était à ce moment-là qu'une idée, encore diffuse, commença à germer dans mon esprit. Wallace architecte... Raf dans l'immobilier... et cette vieille affaire Durant, un notaire corrompu, à Montreux, qui me revenait par bribes, comme un mauvais rêve.

Il y avait quelque chose là, un écho que je ne parvenais pas à saisir.

— C'est juste que... Il m'a dit qu'il était architecte. Ça m'a fait penser à une vieille affaire, la fameuse affaire Durant, tu sais ? Pas mal de bruits à l'époque, du côté de Montreux. Il y avait un architecte impliqué.

Je lâchai l'information, l'air de rien, le regard fixé sur Raf. Il baissa les yeux, son sourire s'effaçant. Un léger froncement de sourcils passa sur son visage, une tension imperceptible dans sa mâchoire. Il prit une longue gorgée de bière, ses yeux évitant les miens.

— Montreux... oui, je vois vaguement. Des histoires de vieux, non ? Ça ne me dit rien de précis. Mon père, lui, est dans les gros projets, le neuf. Les vieilles affaires, il laisse ça aux autres.

Je sentais bien que le sujet ne le taraudait guère et je n'insistais pas.

— Et avec Nadine, tout roule ? enchaînai-je, mon instinct de père reprenant le dessus, cherchant à alléger l'atmosphère. — Toujours sur son petit nuage ?

Raf sourit, un sourire franc, ses yeux pétillant de fierté juvénile.

— Plus que jamais, Pierre. Elle est incroyable. On a de grands projets. Mon père l'adore, tu sais. Il la trouve intelligente. C'est du sérieux, notre histoire.

Il tapa son verre contre le mien. Un son de certitude, d'avenir tracé, de bonheur presque insolent émanait de cet instant. Et si mon cœur de père se réjouissait de la voir si heureuse, une petite voix au fond de moi me dictait toujours la prudence. L'éclat de l'or pouvait parfois cacher des ombres profondes. Je voyais Nadine se jeter à corps perdu. Le cynique en moi savait que le bonheur, comme la richesse, pouvait être éphémère. Je sentais que cette histoire recelait des dangers insoupçonnés. Je ne pouvais que la regarder s'engager, avec une pointe d'inquiétude.

*

Nadine, c'est une amitié profonde et sincère, un lien qui me nourrit. Elle était de la génération de mes filles, celles que je n'avais pas vues depuis trop longtemps.

Quand notre amitié avait commencé, je l'avais rassurée, avec un humour un peu lourd.

— Oui, il s'agissait bien d'amitié, et de rien d'autre, lui avais-je un jour confié.

Pas d'ambiguïté, juste une complicité paternelle teintée de respect mutuel, un pacte tacite, silencieux mais puissant.

Elle était devenue un pilier, un roc, celle qui me maintenait à flot quand les vagues de la vie menaçaient de m'engloutir. Son affection inconditionnelle était un baume pour mes blessures. Avec elle, je pouvais déposer

les masques, me montrer tel que j'étais. C'était un cadeau précieux, une amitié pure et inaltérable. Elle était toujours là, toujours. Pas seulement pour les rires sur la terrasse avec le rosé. Bien plus ! Elle était là quand la solitude ronge, aux périodes de fin d'année, quand les familles se rassemblent et que la mienne s'éparpille, me laissant seul avec mes pensées moroses. Elle m'ouvrait son espace, elle m'invitait à partager un repas, à me sentir moins esseulé, à ne pas être ce pigiste célibataire oublié de tous. Un cadeau précieux, une bouffée d'humanité pure, un port d'attache inattendu dans ma vie de loup solitaire.

La sienne aussi, j'en étais sûr, y trouvait un écho, un soutien que la vie, parfois cruelle, ne lui avait pas toujours donné. Cette amitié, un jardin secret cultivé avec tendresse, un refuge où nos âmes, à vif, pouvaient respirer. Elle était la lumière dans mes ténèbres. Je lui devais tant.

Et c'est à Nadine, un soir où le vent hurlait et que le rosé était plus réconfortant, que je me suis ouvert sur Wallace.

— Tu sais, Nadine, ce Monsieur Wallace... Il y a quelque chose chez lui. Il est sacrément intelligent, cultivé. On parle d'économie, de politique, de littérature... Des sujets que j'ai l'impression de ne plus pouvoir aborder avec personne. Il nourrit ma tête, d'une façon que j'avais presque oubliée.

Nadine m'écoutait, son regard attentif.

— Mais il y a un mystère, tu sens ça aussi ? continuai-je.

Elle me regardait avec une mine dubitative sans répondre, haussant les épaules, me laissant poursuivre ma réflexion.

— Il ne se livre jamais vraiment. C'est comme une forteresse bien gardée. Ça me frustre, et en même temps, ça m'attire. Ça me donne envie de... de creuser. Pour un peu, ce personnage me donnerait l'idée d'écrire un roman. Un vrai, cette fois. Pas une bafouille sur les fromages des Alpes, mais une histoire profonde, avec un homme comme lui au centre.

Un sourire mélancolique s'étira sur ses lèvres, silencieux et doux. Elle me laissait poursuivre.

— C'est étrange. Ce besoin d'écrire, cette soif de comprendre... C'est ce qui m'a toujours animé. Mais j'ai aussi l'impression d'être passé à côté de ma vie, de ne plus avoir cette étincelle, cette ambition. Les échecs s'accumulent, la routine s'installe. Je vis à Bex, j'écris des papiers pour payer les factures, je vois mon fils de temps en temps... et c'est tout. J'ai l'impression que je n'ambitionne plus rien de grand.

Ses yeux se posèrent sur moi, emplis d'une compréhension que seuls les vrais amis peuvent offrir. Elle m'accueillait, me laissant vider mon sac de doutes, me laissant pleurnicher sur mon propre sort. C'était